

femme paraissait au comble du bonheur; elle oubliait la danse et tout ce qui l'entourait; il fallait toujours la prévenir que son tour était venu de chasser ou de croiser. Ces deux êtres étaient tout à leur amour; que leur importait le monde qui les entourait, les yeux qui les observaient? Je prêtai l'oreille: cet amant si passionné, il parlait de sa petite jument pur sang; il parlait chiens anglais, chasses, et courses; d'amour pas un mot, de tendresse il n'en était pas question. Le mari le plus jaloux, le plus ombrageux eût permis cet entretien trompeur. Je passai à un autre couple: les amoureux s'entretenaient des chemins, de fer, de la bourse, de la hausse, de la baisse, de primes et de différences.

On a fait, et on fait tous les jours une foule de livres inutiles; il en est un qui se vendrait à merveille, et qu'on ne fait pas: le Guide de la Conversation à l'usage des danseurs. On trouverait un homme d'esprit qui remplacerait ces vieilles formules de la conversation par un dialogue vif et animé? Il y a plus qu'un volume, il y a des volumes à composer sur cette grande question. Que de nuances délicates entre ce qu'on doit dire à la femme brune, à la femme blonde, à la jeune fille, à la bourgeoise, au bas-bleu, à la marquise, à la pianiste! M. Siraudin, un de nos jeunes vaudevillistes, a dit-on, en portefeuille, un travail complet sur la matière.

D'abord, il est un précepte qu'on ne doit jamais oublier: si l'on s'en écarte un instant, on tombe dans une de ces irréparables bévue qui perdent un homme à tout jamais. Avant de critiquer une figure ridicule ou une toilette excentrique, médisances faciles, tout danseur doit sonder le terrain, s'avancer avec précaution, et ne pas se jeter à l'étourdi dans des plaisanteries qui pourraient lui valoir un cruel moment d'embarras. Nous avons entendu un danseur sans façon demander à sa danseuse en lui désignant une femme âgée: "Quelle est donc cette grosse truie?" Tout à coup, un jeune homme se retourne et répond: "Monsieur, cette fillette est la mère du petit cochon de lait qui vous parle."

Pour certaines femmes de fraîche noblesse, ou enrichies de la veuille, il est certaine flatterie qui ne manque jamais son effet. J'ai vu ce matin la duchesse de... elle vous trouve charmante; ou bien la princesse de... se commande une robe pareille à celle que vous portiez hier au bois; la marquise... me disait hier que votre King's Charles était le plus joli chien de Paris. Avec de telles paroles, une jolie figure, des gants frais, des souliers vernis, et un peu de confiance en soi-même, un homme va loin; tous les cœurs volent au-devant de lui et se rendent à discrétion. Quel bonheur! Quelle gloire! Mais aussi il faut danser et parler!

Quoi qu'il en soit, la danse a ses séides cet hiver à Paris. Jamais on n'a tant sauté. C'est un délire, une folie. Il y a dix bals, vingt bals tous les soirs. On a dansé chez M. Rothschild et chez M. Hope. On dansait hier chez Mme de Pontalba; mercredi, M. Mélesville donnait une fête, qui restera l'une des plus charmantes de la saison... Sa fille, Mme V..., faisait les honneurs avec une grâce charmante. Pauvre maîtresse de maison! quel supplice! quel sacrifice pour elle! à son âge, avec une jolie figure, ne pas danser une seule fois pendant la nuit; et laisser danser les moins jolies, et les plus avides de plaisirs! Au cotillon seulement, à la fin du bal, Mme V... c'est laissé attendre.

M. Mélesville avait réuni une foule de gracieux visages: pour n'être que juste, il faudrait les citer tous ou presque tous. Parmi les hommes, les illustrations abondaient, surtout les illustrations du vaudeville. En tête l'amphitryon, et M. Scribe, son fidèle Achate; puis venaient M. Bayard, qui a fait tant de fines comédies, et M. Bayard frère, qui n'en fait pas; M. Carmouche, vovelliste du bon temps; M. Frédérick de Courcy, son rival et son ami; M. Eugène Guinot, d'une plume aussi spirituelle, aussi fine au théâtre qu'au feuilleton; M. Léon Lays, dont les débuts ont été si brillants; M. Siraudin, le seul homme d'esprit qui valse encore à trois temps; MM. Duvert et Lauzanne, modèle de fidélité et de constance au vaudeville.

La musique était représentée par Auver, qui rendait justice au beau succès qu'avait obtenu, la veille, notre ami Halévy, et par Spontini, qui avait à sa boutonnière une longue brochette de décorations, et qui portait un habit de l'Empire; les peintres se nommaient Chenavard et Cogniet. M. Vatout n'a fait que paraître et disparaître, et c'était tant pis; M. de Rambuteau était attendu ailleurs; il faut bien que jeunesse se passe. M. Enfantin attirait l'attention de tous. L'orchestre, quoiqu'il n'eût pas Strauss à sa tête, a joué avec verve et entrain. A trois heures du matin, on a soupé, et ce n'était pas un souper de vaudeville (de l'eau de Seltz pour du vin de Champagne et des poulets en carton.) M. Mélesville est prié de redonner un autre bal l'année prochaine.

M. Bayard, qui marche sur les traces dansantes de M. Mélesville, donnera aussi son bal le 22 de ce mois. A quand le bal de M. Scribe? Strauss, dont les valseuses ressusciteraient les morts, ne sait plus où se cacher pour échapper à cette avalanche, à ce déluge de bals. Tout le monde veut l'avoir, 28 mars. Pressé par tous ces engagements pris, Strauss a reçu une invitation qui lui a causé une émotion de terreur. L'entête n'avait rien de bien rassurant: par quel du procureur du Roi, et la signature n'était pas faite pour calmer ses inquiétudes; M. Boucly avait écrit et signé la lettre. Strauss se présente chez le redoutable magistrat, il ignore quel dé mêlé il pouvait avoir avec la justice, il se savait innocent; mais il tremblait de confiance. M. Boucly le rassura bientôt; il voulait donner un bal, et c'est Strauss qu'il avait choisi pour diriger l'orchestre.

Nous vivons dans un temps où toutes les traditions sont bouleversées. On danse au parquet et l'on ne danse plus au théâtre. Autrefois les actrices se réunissaient dans des bals, elles aimaient encore la danse, aujourd'hui elles n'aiment plus que le jeu. Certes il est des exceptions; mais combien de femmes de théâtre n'ont plus qu'un goût, qu'une passion, le lansquenet! Elles passent les nuits à jouer, et les jours à dormir. Les répétitions, que leur importe? les amandes, elles s'en soucient peu: une veine au lansquenet paie en quelques secondes et au centuple les amandes du mois. Ce ne sont plus des femmes, ce sont des joueuses; à cette vie de cartes les émotions honnêtes s'émoussent et s'usent; il ne reste plus au cœur un seul sentiment désintéressé! On ne tient plus qu'à l'argent, rien qu'à l'argent. L'amour-propre lui-même s'éteint, cette dernière passion qui semble devoir survivre à toutes les autres. Le jeu console de tout, même des sifflets. Mais bientôt les yeux s'éraillent, la figure se ride, le teint se fane, et les compagnons de jeu s'éloignent; ils ne consentent à perdre leur argent qu'avec des femmes jeunes et jolies.

CHARLES DE BOIGNE.
(A continuer.)

actrices se réunissaient dans des bals, elles aimaient encore la danse, aujourd'hui elles n'aiment plus que le jeu. Certes il est des exceptions; mais combien de femmes de théâtre n'ont plus qu'un goût, qu'une passion, le lansquenet! Elles passent les nuits à jouer, et les jours à dormir. Les répétitions, que leur importe? les amandes, elles s'en soucient peu: une veine au lansquenet paie en quelques secondes et au centuple les amandes du mois. Ce ne sont plus des femmes, ce sont des joueuses; à cette vie de cartes les émotions honnêtes s'émoussent et s'usent; il ne reste plus au cœur un seul sentiment désintéressé! On ne tient plus qu'à l'argent, rien qu'à l'argent. L'amour-propre lui-même s'éteint, cette dernière passion qui semble devoir survivre à toutes les autres. Le jeu console de tout, même des sifflets. Mais bientôt les yeux s'éraillent, la figure se ride, le teint se fane, et les compagnons de jeu s'éloignent; ils ne consentent à perdre leur argent qu'avec des femmes jeunes et jolies.

CHARLES DE BOIGNE.
(A continuer.)

JOURNAL DES DAMES.

Modes de Paris.

Fevrier, 1846.

Le grand monde est depuis quelques jours absorbé par des fêtes qui se succèdent et ne se ressemblent pas! Le matin, l'église s'ouvre tout ébaumée d'encens, devant une foule élégante qui vient assister à une bénédiction nuptiale; le soir les hôtels s'illuminent pour recevoir, aux sons d'un orchestre entraînant, les enthousiastes de la danse. Le matin, on a les yeux baissés, les mains jointes, la démarche grave, la physionomie pieuse; le soir, l'œil parcourt audacieusement les salons, la main s'abandonne avec nonchalance sur le bras d'un danseur, on laisse voir son pied mignon et cambré, le bonheur et le plaisir animent tous les traits! Le matin on aspire aux joies ascétiques du ciel; le soir, on se livre sans crainte aux turbillons de la valse! Ainsi est fait le monde: ce n'est pas nous, certes, qui tenterons de le réformer!

Puisque aussi bien notre devoir d'historiographie de la mode nous force à assister le même jour à la messe et au bal, nous pourrions, sans offenser le ciel, glaner encore de quoi faire notre courrier. L'hymen n'est pas seulement un lien charmant, c'est en ce moment-ci, une épée à double tranchant, le noble faubourg, a gagné le quartier Saint-Honoré, a continué son envahissement en s'abattant sur la Chaussée-d'Antin, pour de là s'étendre sur tout Paris. Jamais les officiers municipaux des douze arrondissements de notre belle Lutèce n'avaient eu occasion de ceindre aussi bonne leur autour de l'écharpe nationale. Il est des maires qui commencent à se plaindre de la corvée; le zèle de leurs adjoints est déjà insuffisant. Si cette frénésie d'hyménée ne se calme pas bien-tôt, on sera obligé d'aviser à des moyens pour maintenir l'ordre dans la cour de nos maires. Messieurs les notaires sont dans la jubilation; ils se frottent les mains comme Rigaudin, car ils espèrent bien que le rôle important qu'ils jouent aujourd'hui dans la comédie humaine, les réservera bientôt de l'état de comparses où les auteurs dramatiques ont eu l'indécence de les reléguer.

Il est de fait qu'on ne s'est jamais marié davantage, et certes, ce n'est pas la faute des mauvais ménages qui viennent chaque jour devant les tribunaux se dire de ces vérités qu'il vaudrait mieux garder pour soi. Soyez heureux, jeunes époux, qui accourez pleins d'illusions vous agencer sur le pied de l'autel pour appeler les bénédictions du ciel sur la chaîne que vous allez prendre! soyez heureux! mais vous, jeune fille, qui êtes si fière aujourd'hui du choix que vous avez fait, rappelez-vous que vous êtes l'arbitre de votre sort... n'oubliez pas que, pour être heureuse, il faut savoir faire de votre maison l'oasis tant désiré où votre époux vient se reposer des fatigues de la vie, ce vaste ahara qui nous brûle les pieds. Et vous, jeune époux, si épris de la beauté de cette jeune fille, dont vous avez su aimer le cœur, gardez-vous de devenir méchant à ses yeux... Sur ce, Dieu vous garde!

Déjà nous avons parlé d'un mariage célébré avec un luxe qui rappelait les contes de bon M. Galland. Notre société ne s'est pas encore perfectionnée au point de procurer à chacun quelques centaines de mille livres de rentes. Aussi, aujourd'hui, allons-nous nous mêler à une de ces fêtes de familles, qui, pour être moins aristocratiques, n'en sont pas pour cela plus dépourvues de jolies femmes et de toilettes de goût.

Mademoiselle... jeune et timide pensionnaire échappée depuis quelques mois seulement aux grilles de son couvent, a donné sa main à un sous-préfet de fraîche date, qui a été autorisé à retarder son installation pour n'arriver à sa résidence que dans la condition la plus morale. Voici donc comment cette jeune beauté, qui va dans quelques jours éclipser tous les astres de sa sous-préfecture; voici, disons-nous, comment était vêtue l'heureuse de cette fête: sa tête était recouverte d'un beau voile de dentelle retenue prisonnier sur les cheveux par une simple couronne de fleurs d'orange. Une robe en tulle d'une légèreté vaporeuse se détachait sur un par-dessus de satin blanc. Le corsage à pointe montait très-haut autour du cou, et n'était garni que d'un simple petit fichu ruché; les manches étaient aussi garnies de poignets ruchés; comme le fichu. Aucun nœud, aucune fleur ne venait surcharger ce vêtement qui semblait fait de vapeur. Ainsi ajustée, Mlle... ressemblait à une étoile voilée sous un léger nuage. Ses mains, qui, malgré sa jeunesse, passent pour des plus belles, tenaient pieusement un élégant missel relié en velours blanc, à coins et à femoir en argent sculpté.

Les couleurs et les pékins, ainsi que les effées de soies fleuries, paraissent toujours tenir le premier rang parmi les toilettes habillées. Les chapeaux de femmes Paméla, considérablement modifiés, se font en castor gris à long poils, et sont fort bien portés. Cette mode a un double avantage; elle donne à la physionomie un air piquant qui a son charme; de plus c'est un excellent rempart contre le froid et la bise. Voilà la première fois qu'une coiffure de dame fait scinger au précepte d'Horace: Utile dulci!

MADAME DE V.

NOCE BRETONNE.

En lisant la lettre suivante, écrite d'une petite ville des environs de Saint-Brieuc, elle pourra vous donner une idée de ce qu'est une noce dans quelques parties de la Bretagne: "Pendant trois jours et trois nuits consécutifs, la tranquillité et le repos publics ont été troublés, à l'occasion de la noce du sieur... meunier. Si les habitants n'avaient eu la certitude que la France dort dans un profond état de paix, on aurait pu croire notre localité envahie par une horde de cosaques. On rencontrait, dans tous les carrefours, des groupes bariolés, crottés, avinés, chantant à qui mieux mieux, avec accompagnement roulant de coups de pistolet. On a consommé à cette noce trois bœufs, autant de génisses, dix veaux et trois porcs; ceci indépendamment des présents, tels que quartiers de veaux, etc., que les noceurs ont l'habitude de faire aux nouveaux mariés. Vingt-sept hectolitres de cidre et autres liqueurs ont servi à arroser ces comestibles."

ANALYSE Du Traité d'Economie Politique de J. Ste. Say. LU A LA SOCIÉTÉ DES AMIS. LIVRE PREMIER. DE LA PRODUCTION DES RICHESSES. CHAPITRE DIX-NEUF. Des Colonies et de leurs Produits.

Les colonies sont des établissements formés dans des pays lointains, par une nation plus ancienne, qu'on nomme la métropole. Quand cette nation veut étendre ses relations dans un pays populeux déjà civilisé, et dont elle ne serait pas bien venue à envahir le territoire, elle se borne à y établir un comptoir, un lieu de négoce, où ses facteurs trafiquent conformément aux lois du pays, comme les européens ont fait en Chine, au Japon. Quand les colonies secouent l'autorité du gouvernement de la métropole, elles cessent de porter le nom de colonies et deviennent des états indépendants.

Une nation fonde ordinairement des colonies quand sa nombreuse population se trouve à l'étroit dans son ancien territoire, et quand la persécution en chassant certaines classes d'habitants. Ces motifs paraissent avoir été les seuls qui aient porté les peuples anciens à fonder des colonies: les peuples modernes en ont eu d'autres encore. L'art de la navigation, perfectionné dans leurs mœurs, leur a ouvert de nouvelles routes, leur a découvert des pays inconnus; ils sont allés jusque dans un autre hémisphère, et sous des climats inhospitaliers, non pour s'y fixer eux et leur postérité, mais pour y recueillir les denrées précieuses, et rapporter dans leur patrie les fruits d'une production précipitée et considérable.

Il convient de remarquer ces motifs divers, car ils entraînent deux systèmes coloniaux très différents dans leurs effets. Le premier est d'appeler le premier, système colonial des anciens, et l'autre, système colonial des modernes, quoique ceux-ci modernes il y ait eu des colonies fondées sur les mêmes principes que celles des anciens, notamment dans l'Amérique Septentrionale.

La production dans les colonies formées suivant le système des anciens n'est pas d'abord fort grande, mais elle s'accroît avec rapidité. On ne choisit guère de patrie adoptive que là où le sol est fertile, le climat favorable, ou la situation convenable pour le commerce; c'est pour l'ordinaire un pays tout neuf, soit qu'apparaissant il fut complètement inhabité, soit qu'il n'eût pour habitants que des peuplades grossières, par conséquent peu nombreuses et hors d'état d'épuiser les facultés productives du sol.

Des familles élevées dans un pays civilisé, qui vont s'établir dans un pays nouveau, y portent les connaissances théoriques et pratiques, qui sont un des principaux éléments de l'industrie; elles y portent l'habitude du travail, par le moyen duquel ces facultés sont mises en œuvre, et l'habitude de la subordination, si nécessaire au maintien de l'ordre social; elles y portent quelques capitaux, non pas en argent, mais en outillage, en provisions variées; enfin elles ne partagent avec aucun propriétaire les fruits d'un terrain vierge dont l'étendue surpasse pendant longtemps ce qu'elles sont en état de cultiver. A ces causes de prospérité on doit ajouter peut-être la plus grande de toutes, c'est-à-dire, le désir qu'ont tous les hommes d'améliorer leur condition, et de rendre le plus heureux possible le sort qu'ils ont définitivement embrasé.

L'accroissement des produits, quelque rapide qu'il ait paru dans toutes les colonies fondées sur ce principe, aurait été plus remarquable encore si les colonies avaient porté avec eux de vastes capitaux; mais, nous l'avons déjà observé, ce ne sont pas les familles favorisées de la fortune qui s'expatrient: il est rare que les hommes qui sont en état de disposer d'un capital suffisant pour vivre avec quelque douceur dans le pays où ils sont nés, et où ils ont passé les années de leur enfance qui l'embellissent tant à leurs yeux, renoncent à leurs habitudes, à leurs amis, à leurs parents, pour courir les chances incertaines, et supporter les rigueurs toujours inévitables d'un établissement nouveau. Voilà pourquoi les colonies, dans leurs commencements, manquent de capitaux, et en partie pourquoi l'intérêt de l'argent y est élevé.

A la vérité, les capitaux s'y forment plus vite que dans les états anciennement civilisés. Il semble que les colons, en quittant leur pays natal, y laissent une partie de leurs vices: ils renoncent au faste, à ce faste qui coûte si cher en Europe, et qui sert si peu. Là où ils vont, on est forcé de ne plus estimer que les qualités utiles et solides, et l'on ne consomme plus que ce qu'exigent les besoins raisonnables, qui sont moins insatiables que les besoins factices. Ils ont peu de villes, et surtout n'en ont point de grandes; la vie agricole qui y est en général contrainte de mener, est la plus économique de toutes; enfin leur industrie est proportionnellement la plus productive et celle qui exige le moins de capitaux.

C'est ainsi que, même avec peu de capitaux originaires, les produits annuels des colonies excèdent promptement leurs consommations. De là cet accroissement rapide de richesses et de population qu'on y remarque; car à mesure qu'il se forme des capitaux, le travail industriel de l'homme y devient cherché, et l'on sait que les hommes naissent et immigrent partout où il en est besoin.

On peut maintenant s'expliquer pourquoi le progrès de ces colonies est si rapide. Chez les anciens, Ephèse et Milet dans l'Asie Mineure, Tarente et Crotona en Italie, Syracuse et Agrigente en Sicile, paraissent avoir surpassé en peu de temps leurs métropoles. Les colonies anglaïses de l'Amérique Septentrionale, qui dans nos temps modernes ressemblent le plus aux colonies des grecs, ont offert un spectacle de prospérité peut-être moins éclatant mais sur une beaucoup plus vaste échelle, et qui est loin d'être terminée.

Il est de l'essence des colonies fondées sur ce principe, c'est-à-dire, sans projet de retour dans l'ancienne patrie, de se donner un gouvernement indépendant de leur métropole; et lorsque la force des choses l'emporte tôt ou tard, et opère ce que la justice et l'intérêt bien entendu conseillaient de faire dès l'origine.

Il est impossible que les peuples d'Europe ne comprennent pas bientôt combien leurs colonies leur sont à charge. Ils supportent une partie des frais de leur administration militaire, civile et judiciaire, une partie de l'entretien de leurs établissements publics, et notamment de leurs fortifications; ils tiennent sur pied, pour leur conservation, une marine dispendieuse, qui n'empêchera pas qu'à la première guerre maritime, elles ne deviennent indépendantes ou conquises; mais ce qui leur est encore bien plus défavorable, ils leur accordent, à leurs propres dépens, des privilèges commerciaux, qui sont une véritable duperie.

La marine marchande qui étonne le plus par ses progrès, est celle des Etats-Unis, qui n'ont point et ne veulent point de colonies. Les vraies colonies d'un peuple commerçant, ce sont les peuples indépendants de toutes les parties du monde. Tout peuple commerçant doit désirer qu'ils soient tous indépendants, car qu'ils deviennent tous plus industrieux et plus riches; car plus ils sont nombreux et productifs, et plus ils présentent d'occasions et de facilités pour des échanges. Ces peuples alors deviennent pour vous des amis utiles, et qui ne vous obligent pas de leur accorder des monopoles onéreux, ni d'entretenir à grands frais des administrations, une marine et des établissements militaires aux bords du monde. Un temps viendra où l'on sera honteux de tant de sottise, et où le système colonial n'aura plus d'autres défenseurs que ceux à qui il offre des places lucratives à donner et à recevoir. Le tout aux dépens des peuples, et métropolitains et coloniaux.

(*) Voyez la Revue: vol. 1er nos. 9, 13, 16, 22, 23, 28 et 32; vol. 2e nos. 2, 6, 9 et 13; vol. 3e nos. 4, 5, 2 bis, 10 et 15.

La perte que l'Angleterre a faite de ses colonies de l'Amérique septentrionale a été un gain pour elle. C'est un fait que je n'ai vu contesté nulle part. [1]. Or, pour tenter de les conserver, elle a supporté, pendant la guerre d'Amérique, une dépense extraordinaire et inutile de plus de dix-huit cents millions de francs. Quel déplorable calcul! Elle pouvait faire le même gain, c'est-à-dire, rendre ses colonies indépendantes, ne pas dépenser un sou pour cela; épargner le sang de ses braves, et se donner, aux yeux de l'Europe et de l'histoire, les honneurs de la générosité.

qu'il n'a pu le prévoir de son vivant. La révolution sociale et politique qui s'élabore en Angleterre, et qui devra donner la prépondérance à la démocratie sur l'aristocratie, à la liberté industrielle sur les privilèges et les monopoles, au système pacifique sur le système militaire, sapera les deux bases principales du régime colonial. Les consommateurs anglais qui forcent aujourd'hui la plus puissante des aristocraties à l'abandon de son monopole territorial, n'auront pas peine à croiser, à forcer quelques marchands de bois ou de fourrures, et quelques armateurs, à des sacrifices analogues à ceux des lords. Et comme la multiplicité infinie des échanges qui suivra de la liberté commerciale, liera les peuples par une confraternité universelle et forcera leurs gouvernements à une paix perpétuelle; les Gibraltar et les Québec, les grandes armées et les grandes flottes, passeront à l'état historique. On les reléguera parmi ces folies et ces barbarismes du moyen-âge, qui nous font tant rire de pitié aux dépens de nos ancêtres. Il se pourrait bien faire que dans une vingtaine ou trentaine d'années, métropoles et colonies se séparassent, en bons amis, d'un commun et mutuel accord: ce qui serait atteindre un but désirable, par des moyens beaucoup plus conformes à la raison, et plus dignes d'hommes et de chrétiens, que la violence et la guerre.

C'est une conviction chez moi et que j'aîmerais à discuter avec vous. Mais la question a trop d'actualité, et se rattache trop à la science de la Politique Gouvernementale, pour que je doive la laisser m'entraîner hors du cadre de mes travaux actuels, les généralités de l'Economie-Politique.

Montréal, 10 Mars, 1846.

Loisirs d'Hochelaga.

Il n'y a pas de paysage plus pittoresque que notre chambre d'Assemblée, à l'heure qu'il est. Vous voyez là toutes sortes de figures, dont grand nombre ne sont pas qualifiées; c'est un abus, mais on n'y fait plus attention, par le temps qui court. Pourtant, il est juste de dire que quelques comités ont eu le bon sens d'y voir de plus près, et que certains membres, (de ceux qui servent à orner la chambre,) n'ont peut-être été élus que parce qu'ils étaient beaux et élégants. Il est fâcheux qu'ils soient clair-semés; ces gens-là sont pourtant utiles; à reposer la vue, et c'est d'autant plus agréable que vous avez tout le loisir de les admirer, vu que ces messieurs ne se dérangent jamais, que pour voter, et encore, comme c'est leur seule affaire, ils le font avec tant de grâce, que c'est encore un plaisir de les voir.

Le ministère est fort, très fort; il a seize jambes de majorité, qui, à son ordre, se transportent n'importe où. Il fait mouvoir à son gré, un certain nombre d'automates, qu'il a recommandés en grande partie dans le Haut-Canada. Il leur met une corde au cou, et leur dit: suivez-moi, et ces machines le suivent jusqu'au bout de la corde, qui n'a pas de bout. Quelques uns, dit-on, ont voulu tirer au renard; c'est une calomnie: les renards sont trop rares dans le pays ministériel.

Allez donc à la chambre, tout le monde. Vous n'avez pas de théâtre, pas de concerts, pas même de municipalité, vous n'avez rien pour vous distraire; allez au Parlement, sans crainte de rompre le jeûne: c'est un théâtre, un concert, tout ce que vous voudrez, pour le cinéma. Voulez-vous du tragique? voyez les banquettes ministérielles, et soupirez; voulez-vous du comique? voyez encore les banquettes ministérielles, et riez tant que vous voudrez. Mais si vous aimez me prendre au mot, pour les concerts? en honneur, il faut que je me rétracte; il n'y a pas plus de concert que sur la main; c'est un désordre, un amalgame indéchirable; à moins que vous ne vous contentiez de l'instrument à cordes des ministres.

A propos de concert, priez pour les notaires! le premier ministre veut leur donner le coup de grâce; mais, ne lui en déplaise, ces messieurs ont encore envie de vivre, témoin ce que vous avez vu, ou ce que vous allez voir... un immense protêt, le plus énergique et le plus volumineux possible, un acte qui fera époque dans les annales du pays, passé par devant tous les notaires s'il le faut! Ils veulent prouver au premier ministre, qu'ils sont encore pleins de santé, jusqu'au protêt inclusivement!... Que vont dire les notaires des Trois-Rivières? attendez.

[1] Voyez dans les Œuvres de Franklin (tome 2 page 50), ce qu'en pensait cet homme célèbre, qui était si versé dans ces matières: "Bristol était le principal entrepôt du commerce avec l'Amérique du nord. Les géocènes et les principaux habitants se réunirent pour déclarer au parlement, de la manière la plus énergique, que leur cité était ruinée à jamais, si l'indépendance des Etats-Unis était reconnue, ajoutant qu'il n'entrerait plus dans leur port assez de vaisseaux pour qu'il valût la peine de l'entretenir. Malgré ces représentations, la nécessité força de conclure la paix, et de consentir à cette séparation si redoutée. Dix ans s'étaient pas écoulés, que les mêmes négociants de Bristol s'adressaient au parlement pour demander un bill qui les autorisât à croiser et à grandir ce port, qui l'ont devenu désert, comme ils le craignaient, ne se trouvant plus assez grand pour contenir tous les navires que l'extension du commerce avec l'Amérique indépendante y amenait!" De Lévis, Lettres Chinoises. Les anciens se fussent, par leurs colonies, des amis par tout le monde alors connus: les peuples modernes n'ont su s'y faire que des sujets, c'est-à-dire des ennemis. Mais comme on ne peut guère compter sur la modération des gouvernements, parcequ'ils sont hommes; comme ils participent lentement aux progrès des lumières, par la raison qu'une multitude d'agens civils, de militaires, de financiers, de négociants, sont prodigieusement intéressés à épaisir les voiles qui les entourent, et à embrouiller des questions qui seraient simples sans eux, il n'est permis d'espérer que de la force même des choses, la chute d'un système qui aura, pendant trois ou quatre cents ans, beaucoup diminué les immenses avantages que les hommes de cinq parties du monde ont retirés ou doivent retirer de leurs grands découverts, et du mouvement extraordinaire de leur industrie depuis le seizième siècle. Les choses vont vite dans ce monde," mes Amis; surtout dans ce monde du dix-neuvième siècle. Et les espérances de notre auteur, pourraient se réaliser plus tôt.

dans un peu; peut-être que ça se compliquera encore plus.

La ville est aussi en peine que les notaires. Pas de maire, quoi faire? on peut bien vivre sans maire, mais on risque de se faire démentir, sans maire. Il faut pourtant qu'on y aédie, autrement je cesserai d'écrire.

QUOLIBETS, CALEMBOURS,—JEU DE MOTS,—REPAR- TIES, ETC., ETC.

Au peu d'esprit que l'homme avait, L'esprit d'autrui pour complément servait. Il y a maintenant à Paris une naine microscopique, appelée la marquise de Lilliput. Cette admirable petite personne s'est éprise tout-à-coup d'une grande passion pour M. Thiers. Elle lui adresse à l'heure des repas un petit billet doux; se terminant par ces mots: vous êtes un nain gras.

Un homme est arrêté à Paris, au moment où il volait un pain à l'étalage d'un boulanger. On lui demande en justice quelle excuse il pouvait apporter à une aussi coupable action.

M. le président, a-t-il dit, la faim justifie les moyens.

Le rire touche aux larmes. Il y a sous cet énorme calembour une bien terrible moralité.

En voyant la verdeur et la vivacité de l'honorable président du conseil, depuis son entrée à la chambre d'assemblée, quel'un disait: Ne trouvez-vous pas ça un peu ressemblant à une alumette chimique? Il y a cette différence, reprit un loose fish, qu'on le souffre avec beaucoup de peine.

Pourquoi le philanthrope incorpore, qui représente les Trois-Rivières, aime-t-il tant un certain journal incompréhensible?

C'est parceque, comme disait ce brave Robert Macaire: Quand on fut toujours vertueux, On aime à voir lever l'Aurore.

Au milieu de toutes ces bêtises, qu'on vous donne en plein carême, parceque c'est tout-à-fait maigre, voici une anecdote parlementaire qui pourrait convenir aux jours gras; c'est un bon mot échappé à propos des corruptions et des scandales du système actuel. Un de nos braves députés de l'opposition sortait il y a quelques jours, bras-dessus, bras-dessous, avec un ministériel, bon diable d'ailleurs, qui possède assez d'esprit pour avoir déjà compris que la position n'est pas tenable. Le membre de l'opposition, avec cette intimité et ce sourire qui ôtent aux expressions les plus vives, tout ce qu'elles ont de blessant, dit au ministériel: Il faut avouer que vous êtes de fiers coquins? Vous vous trompez, répondit le ministériel: "nous ne sommes pas fiers."

UNE CHRONIQUE.

Montréal, 3 Avril, 1846.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, a-t-on dit souvent, et moi, j'ai toujours pensé que le second pouvait coûter plus que le premier; Voilà pourquoi, lecteurs, j'ai eu une fois encore, la capricieuse idée de faire "une chronique;" et vous me pardonneriez ce petit travers, j'en suis certain, quand vous apprendrez que ce n'est que pour faire une expérience, à mes dépens sans doute, mais qu'importe; que pour tâcher, inculpé que je suis, de me convaincre, de me persuader de la vérité, de la justesse de ce proverbe aussi ancien que le premier pas que fit notre père à tous, "l'infortuné Adam." Une chronique! mais ce nom est si joli, si nouveau, si attrayant; comment peut-on résister au désir de l'employer, à la pensée bien pardonnable de goûter à ce fruit défendu; et puis aussi, avouons-le, quelle probabilité, quelle chance de succès, quelle espoir aurait-on d'être lu par d'aimables lectrices, si l'on était assez gauche, assez maladroit, assez sauvage, assez peu civilisé pour oser même écrire quelques lignes, qui commençaient par ces mots: M. l'éditeur, M. le rédacteur, etc., ces mpts fanés par l'usage, perdus dans l'oubli, cette vieille formule qui n'est, ni de bon goût, ni de bon ton, ni de bon style, et qui elle aussi, la malheureuse, se ressent déjà de l'inconstance du cœur humain.

A propos d'éditeurs et de rédacteurs, je ne erois pas devoir taire au public, une petite anecdote dont j'ai été témoin.—Il y a quelques jours, j'étais à cause dans le bureau d'un de mes amis, qui exerce la profession de journaliste.—Il était à me faire un assez triste tableau de tout le trouble, de toutes les peines et fatigues, de toute la responsabilité qui pèsent sur ceux qui conduisent de semblables établissements en ce pays, quand à ce moment deux ou trois petits coups d'incognito frappés à la porte annonçaient une visite; entrez dit mon ami; au même instant la porte s'ouvre, une canne paraît, puis quelques secondes après, un homme.—Le nouveau venu était jeune encore, mais vieilli en apparence par des causes que je ne pris pas le temps d'approfondir; son teint était jaune pâle, ses cheveux, séparés sur le sommet du crâne étaient alignés comme une rangée de peupliers, et il portait un immense pardessus brun coupé à la "Dagobert."

Que puis-je faire pour vous, lui demanda le journaliste; l'étranger ne lui répondit pas un mot, seulement un petit sourire penché de cour se dessina sur l'extrémité de sa lèvre gauche, et s'avavançant près de la table, il y déposa une lettre de grandeur démesurée, en disant, voulez-vous M., publier mon histoire?—Serait-ce la continuation de Charles Guérin ou un autre morceau par l'auteur de La Terre Paternelle, que vous êtes chargé de me remettre, lui demanda mon ami; oh non, non, reprit l'inconnu, c'est un roman, un sujet de mon imagination. Oh! fort bien, et quel est-il ce sujet? le sujet, monsieur, c'est une jeune fille amoureuse d'un jeune homme; ensuite M., ils sont trop pauvres pour se marier, et ils se désespèrent tous deux, puis voyant là refus constant de leurs parents à les aider, ils se décident à mourir ensemble et à s'allier au ciel; en conséquence ils se suspendent avec la même corde à un arbre dans le jardin; très bien, jusque là le rédacteur, et quel est le dénouement? Il est triste, affreux, agréable, miraculeux, tout à la fois; ils étaient déjà bleus comme "un beau ciel d'Italie," quand fort heureusement pour eux le père arriva, les descendit de leur gibet champêtre, et par comble de bonheur, les unit le lendemain à cette pastorelle n'est certainement pas mal imagi-